

**Spectacle écrit et mis en scène par les étudiants du cours de français  
« Francophone Voices in Maine »  
Senior Seminar 2004  
Professeur Alexandre Dauge-Roth**

**Bowdoin College  
8 mai 2004**



**Mise en scène : Natalie Handel**

Our performance is based on sixty hours of interviews of Franco-Americans from various generations who live in Lewiston, Brunswick, Portland & Waterville and recent Francophone immigrants from Haiti, Cameroon, Congo-Kinshasa, Vietnam and France.

A century ago, the Franco-American community represented 30% of Maine's population and it was common to hear French spoken on the streets! Today, the vast majority of the younger generation no longer speaks French. What cultural transformations did New England's largest minority undergo over the last hundred years? What does it mean to be Franco-American today? What role can

Francophone immigrants from the Caribbean, Africa and Europe play in a potential revival of French in Maine? These are all puzzling questions that our show explores by combining provocative testimonies, skits and dialogues staged between Franco-American and Francophone immigrants. We have pieced these various voices together like a puzzle, looking for edges and matching experiences. Piece by piece, we put together a space of encounter that both echoes and responds to French and Francophone voices in Maine. Please join us in the collective search for, and creation of, the missing and future pieces of this history.



### Personnages & Acteurs

**Gisèle Trouillot** (Haïtienne, 27 ans, arrivée aux USA en 1998, visa  
**Smith**  
de travail temporaire, directrice de sa propre compagnie de danse)

**Robin**

**Christiane Trudeau** (Franco-Américaine, née à Madawaska, 25 ans,  
**Morgan**  
employée au Centre Culturel Franco-Américain)

**Nathalie**

**Edima Beyala** (Camérounaise, 38 ans, arrivée aux USA en 1994, travaille  
**Cordner**  
pour l'état du Maine. Dept. of Behavioral and Developmental Services)

**Alissa**

<b>Narah Kamanda</b> (République Démocratique du Congo, 35 ans, <b>Cullina</b> réfugiée politique aux USA depuis 2001)	<b>Jane</b>
<b>Jacques Laventure</b> (Haïtien, 30 ans, arrivé aux USA en 1999, <b>Theork</b> résident permanent, travaille pour payer ses études)	<b>Kency</b>
<b>L'enfant Trudeau</b> (Franco-Américain, né à Lewiston dans les années 50) <b>Bressack</b>	<b>Leah</b>
<b>La femme Trudeau</b> (Franco-Américaine de Waterville qui a travaillé <b>Burke</b> dans les usines dans les années 1950)	<b>Jess</b>
<b>Le Boss</b> (Anglo-Américain de Lewiston, patron de Bates Mill) <b>Khoury</b>	<b>Peter</b>
<b>L'ancêtre du Boss</b> (Immigré irlandais arrivé aux USA au début du XX) <b>Khoury</b>	<b>Peter</b>
<b>Mémé Lajoie</b> (Franco-Canadienne, mère de Daniel, a immigré aux USA quand elle avait 8 ans)	<b>Jen Pelkey</b>
<b>Angela LaJoie</b> (Franco-Américaine, 32 ans, a toujours vécu à Madawaska) <b>McDonald</b>	<b>Gillian</b>
<b>Daniel LaJoie</b> (Franco-Américain, 33 ans, a toujours vécu à Madawaska) <b>Carlson</b>	<b>Stephen</b>
<b>Jeannine Michaud</b> (Franco-Américaine, 70 ans, née à Brunswick, tante <b>Sarno</b> de Micheline Ouelette)	<b>Lauren</b>
<b>Micheline Ouelette</b> (Franco-Américaine, 50 ans, née à Brunswick, nièce <b>Sato</b> de Jeannine Michaud)	<b>Fuyumi</b>

**Anne LaChance** (Franco-Américaine, 45 ans, ses grands-parents ont  
**Taylor**  
immigré de Québec au début du XXe siècle et ont travaillé au moulin)

**Emily**

**Alphonsine Bobéka** (Camérounéaise, 30 ans, arrivée aux USA en 2001,  
**Harris**  
fait des études à USM)

**Alex**

## Scène 1

### Personnages :

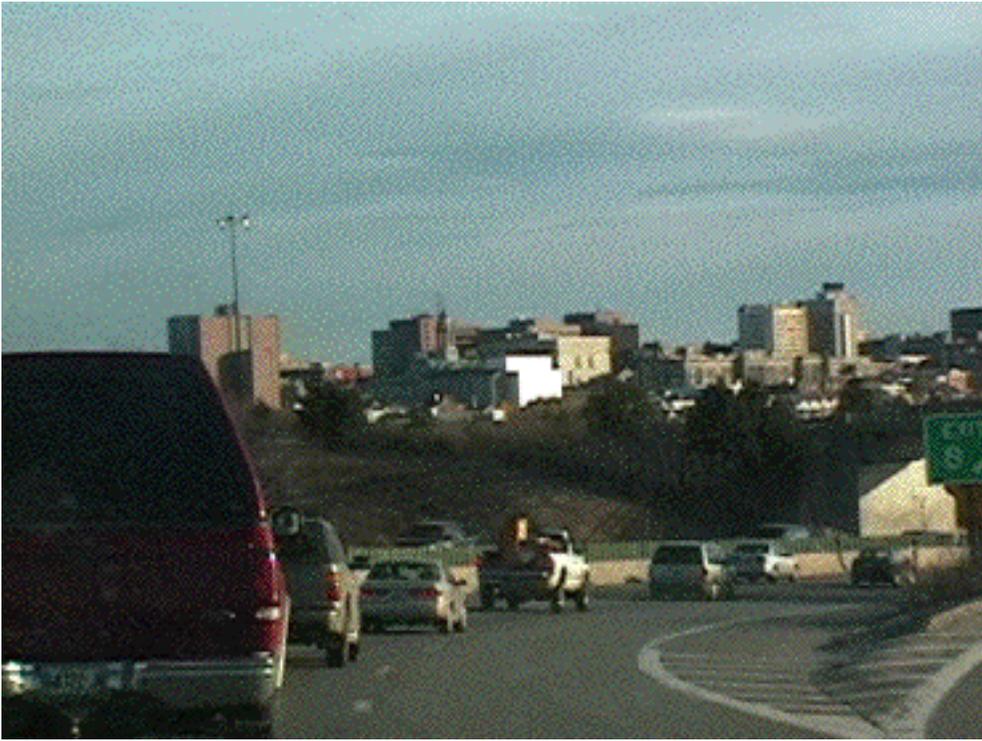
Gisèle Trouillot

Edima Beyala

### Le décor :

*Dans le bureau d'Edima Beyala. Department of Behavioral and Developmental Services de l'État du Maine à Portland. Une table, une chaise, une lampe. Un peu plus loin, un banc qui fait office de salle d'attente et des cartons avec des dossiers.*





*Edima Beyala est assise à son bureau, elle fouille dans un carton et sort une série de dossiers d'immigrés qu'elle a déjà rencontrés. Elle veut relire ses notes avant de revoir ces personnes qui ont rendez-vous avec elle cet après-midi.*



Edima Beyala : Bon... Voyons... Où ai-je encore mis les dossiers des personnes à voir cet après-midi ? ... Il faudra que je remette de l'ordre dans ce bureau un jour... Ah les voilà !

Gisèle Trouillot : Ça a l'air drôlement fatigant et prenant ton travail d'aide aux immigrés... Comment tu fais pour gérer toutes ces histoires, aider toutes ces personnes ?

Edima Beyala : Tu sais, je ne suis pas là pour tout résoudre moi-même... Je les écoute, puis en fonction de leurs besoins, je leur conseille de s'adresser à tel ou tel service... Je suis en quelque sorte leur personne de contact avec l'administration de l'état. Tu vois ce que je veux dire ?

Gisèle Trouillot : Oh oui, je vois bien. L'administration et son fameux labyrinthe ! Combien de fois, moi aussi, me suis-je perdu là-dedans quand je suis arrivée aux Etats-Unis... [*regarde par la fenêtre de manière songeuse pendant que Edima commence à lire ses dossiers*] Alors tu vas venir voir mon spectacle à Lewiston demain soir?

Edima Beyala : Tu vas encore faire un spectacle de danse ! T'es une véritable bête de scène... Bientôt, plus une personne dans le Maine pourra prétendre ne pas connaître la fameuse Gisèle Trouillot ! Chapeau chère amie!

Gisèle Trouillot : Allez, te moque pas de moi, j'essaie de gagner ma vie et pour cela j'utilise ce que je connais, qui je suis, d'où j viens. Pour le moment l'intérêt est là alors je continue dans cette voie... [*en chantant et dansant*] pas à pas et après on verra...

Edima Beyala : Mais parfois c'est quand même dure d'aller de l'avant... [*Edima regarde un dossier*] Tiens, écoute le cas de cette femme de 55 ans, Hoang Tu Lien, une réfugiée politique vietnamienne arrivée aux États-Unis en 1980. Elle vit aujourd'hui à Portland et travaille comme avocate. Tout semble aller pour le mieux... pourtant elle est venue me voir après avoir vécu plus de 20 ans à Portland parce qu'elle se sent toujours étrangère... y a toujours cette distance entre elle et ceux qui n'ont pas connu le Vietnam... Qui peut comprendre ce qu'elle a vécu... Imagine, attendre pendant 5 ans que ton mari sorte de prison sans jamais savoir s'il s'en sortira... et pour quel crime, je te le demande ? Avoir osé critiqué le régime communiste ! Une expérience comme ça, ça laisse des traces, ça s'oublie pas... Elle pensait avoir tourné la page... mais voilà, depuis deux ans, les souvenirs de la chute de Saïgon, l'arrestation de son mari, tout ça remonte, envahit ses nuits, la coupe des autres tout comme d'elle-même... [*pause*] qui va pouvoir comprendre ça ? elle semble si bien intégrée... Avancer pas à pas oui, mais quand on finit toujours par revenir ses sur pas alors où trouver la force de continuer chaque matin ?



Gisèle Trouillot : Oui t'as raison, ma formule est un peu simpliste mais tourner en rond c'est pas une solution non plus ? [*courte pause*] Tu sais, j'ai rencontré récemment une Française de Paris qui vit aux Etats-Unis depuis 4 ans. Elle enseigne le français à des enfants dans une école d'immersion française à Winthrop. Elle s'appelle Nathalie Perrier. Pour elle aussi tout semble marcher comme sur des roulettes... Elle a un petit ami américain, elle est active, va à la gym, fait plein de choses, mais voilà, derrière tout ça, en dehors de son copain, elle n'a pas de vrais amis, tu vois ce que je veux dire par "vrais" ?

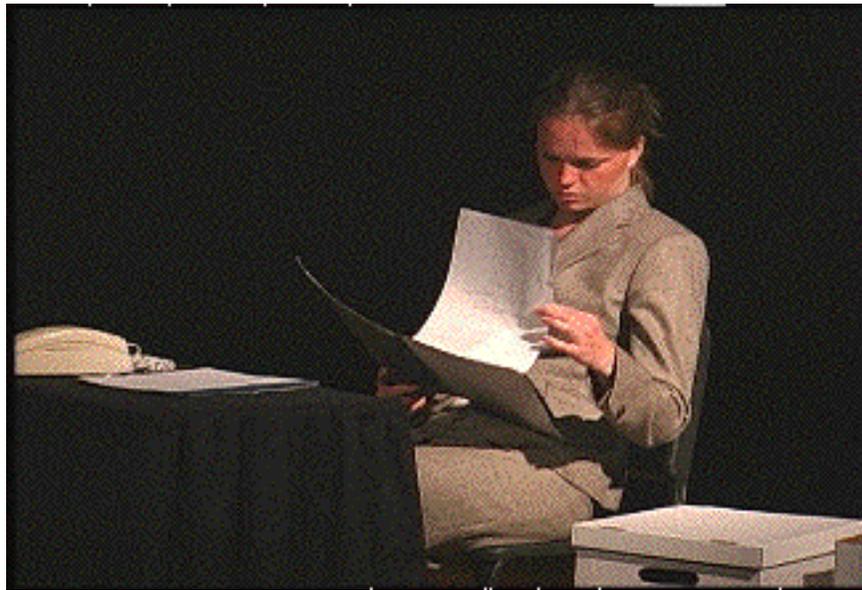
Edima Beyala : Oui, ceux à qui tu peux tout dire... car ils ne sont pas là pour te juger...

Gisèle Trouillot : Exacte. Comme elle m'a dit «C'est difficile de faire des amis. Elle ne peut pas aller arrêter quelqu'un dans la rue et lui lancer un « hey, do you want to be friends with me ? » [*rires*] Alors quand on s'est vu, même si on avait pas grand' chose en commun... t' imagine la scène, [*imite une Parisienne avec un accent un peu snob*] elle de Paris avec son accent et moi, de Port-au-Prince..., mais malgré ça, très vite, on a découvert qu'on avait des trucs en commun, qu'on faisait face aux mêmes problèmes... [*pause*] Là, chacune, on a fait un pas vers l'autre... non ?

Edima Beyala : Oui, t'as raison. Faut pas avoir peur des faux-pas...

Gisèle Trouillot : Ecoute, il faut que je te laisse car j'ai mon rendez-vous à Lewiston dans une heure avec la responsable du Centre d'héritage franco-américain. [*Elles se font la bise deux fois. Gisèle commence à sortir*] Tu viens au spectacle demain soir, promis ?

Edima Beyala : Promis. [*Gisèle sort. Edima retourne à son bureau et se replonge dans la lecture des deux premiers dossiers*] Alors où en étais-je ? les dossiers de cet après-midi... Tiens, voilà celui de Narah Kamanda, ma première visite.



## Scène 2

### **Personnages :**

Jacques Laventure

Narah Kamanda

Edima Beyala

### **Le décor :**

*Dans la salle d'attente du bureau d'Edima Beyala. Department of Behavioral and Developmental Services de l'État du Maine à Portland. Un banc ou deux chaises et une petite table avec des magazines.*

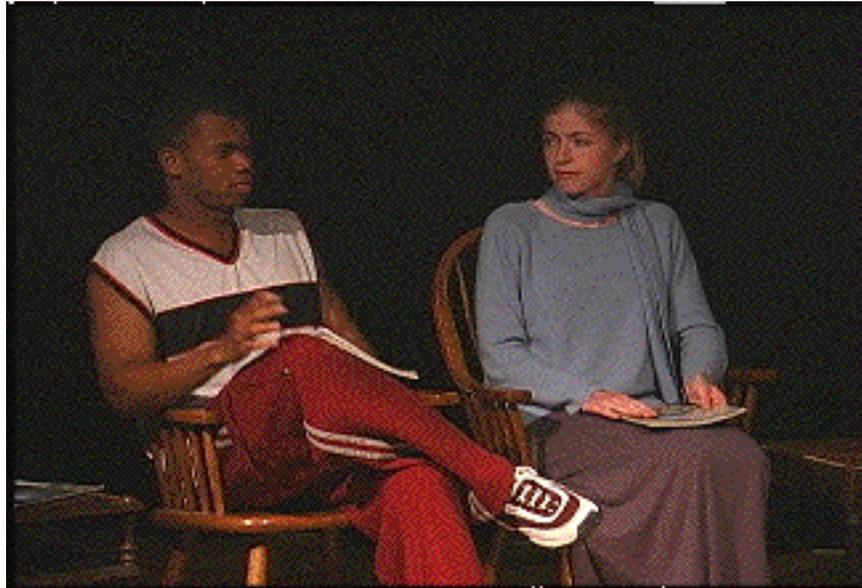
*Jacques Laventure attend sur une chaise de la salle d'attente. Il est arrivé en premier. Quand Narah Kamanda arrive, elle lui dit simplement bonjour en anglais, mais n'engage pas la conversation. Jeu de regards. Aucun des deux n'a visiblement envie de parler même si la présence de l'autre l'intrigue. Finalement, Jacques Laventure offre une cigarette à Narah Kamanda en lui parlant en anglais avec un fort accent.*

Jacques Laventure : Hum... Do you want a cigarette ? These are not too strong...

Narah Kamanda : No thank you... do you speak French ? You have a French

accent... No offense... I mean you are not from here, right ?

Jacques Laventure : Oui je parle français, parce que vous aussi ?



Narah Kamanda : Oui, je viens du Congo-Kinshasa. Mon mari est décédé et ça fait maintenant 4 ans que je suis aux Etats-Unis. Je suis une réfugiée politique. Vous connaissez l'ex-Zaïre, Mobutu, etc...

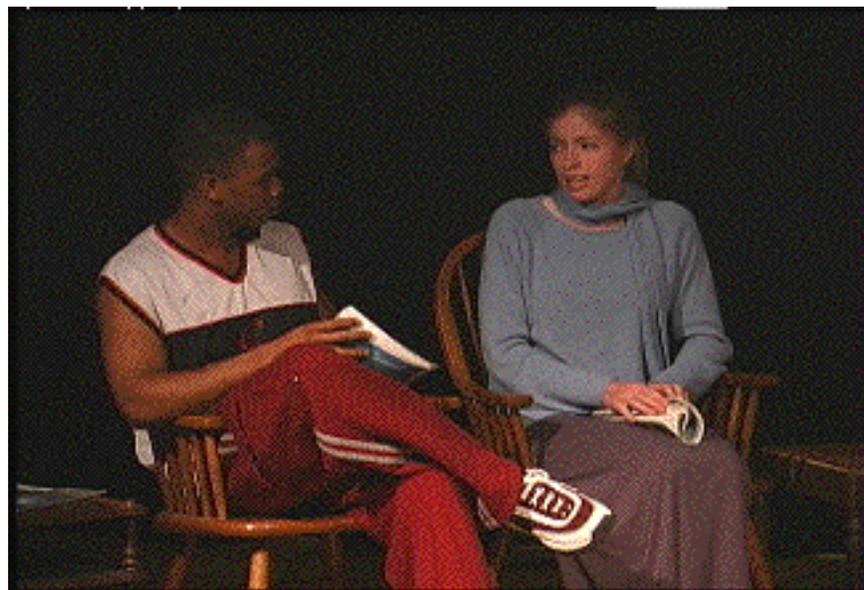
Jacques Laventure : Oui, j'ai entendu parler. Moi je suis Haïtien... de Port-au-Prince. Toujours pas de cigarette ?

Narah Kamanda : Non merci... Et puis c'est interdit de fumer à l'intérieur de ce bâtiment. [*avec un peu d'irritation*] Vous n'avez pas vu le panneau à l'entrée ? Vous voulez attirer l'attention sur nous ?

Jacques Laventure : Faut pas vous fâcher pour si peu Madame. Désolé de vous importuner. Pa ni pon pwoblèm [*phrase en créole qu'elle ne comprend pas qui veut dire «Il n'y a pas de problème»*] C'est vrai que des fois j'oublie un peu où je suis... J'ai encore mes anciens réflexes. Et vous, ça ne vous arrive pas?

Narah Kamanda : Bien sûr... mais j'essaie de faire attention pour ne pas me faire remarquer...

Jacques Laventure : Pour moi... c'est surtout quand je suis avec ma fille que certains réflexes reviennent... Ça peut peut-être vous surprendre à cause de mon âge, mais j'ai une fille de trois ans... et j'aime bien jouer avec elle à des jeux de chez nous...



Narah Kamanda : Moi aussi j'aime faire ça avec mes filles mais... [*elle cherche ses mots*] C'est étrange... Je ne sais pas comment dire ça... c'est comme si une autre personne vivait en moi, cachée et m'espionnait... et, tout à coup, à cause d'un truc tout banal, me surprenait... [*pause et changement de ton*] L'éducation des enfants, c'est tellement différent ici... mais je vous embête avec mes histoires...

Jacques Laventure : Pas du tout. Des fois je me demande si je suis encore moi-même... Jacques Laventure... né à Port-au-Prince... connu de tous... Moi aussi je me reconnais pas toujours dans le miroir ou dans une vitrine... [*se reprend et cesse d'avoir un air rêveur et adopte un ton plein de conviction se parlant en quelque sorte à lui-même autant qu'à Narah*] Mais on n'a pas le choix, on vit aux États-Unis alors j'essaie d'avoir un look américain quand je sors de chez moi ou quand je vais au travail... [*Il montre fièrement à Narah sa casquette et son maillot d'une équipe de basket-ball de la NBA*] Par contre quand je suis à la maison, là c'est vrai, c'est différent... Là je suis à nouveau Haïtien, je fais du hip-hop en

créole avec mes amis [*Il lui montre un pendentif haïtien et chante le début d'une chanson de hip hop en créole*]

Narah Kamanda : Faire une distinction entre dehors et dedans... C'est peut-être une solution mais... j'sais pas si c'est pour moi ... comment faire... moi je veux que mes enfants sachent d'où ils viennent, où sont leurs racines... Je peux pas les couper de tout ça...

[*Arrive Mongo Beyala qui interrompt la conversation pour faire entrer Narah dans son bureau*]

Edima Beyala : [*regardant d'abord Jacques Laventure*] Bonjour Jacques. [*puis se tournant vers Narah Kamanda*] Madame Kamanda, je suis contente de vous revoir, entrez s'il vous plaît.

Narah Kamanda : Bonjour, Madame Beyala [*puis regardant en direction de Jacques alors qu'elle se lève*] Au revoir, monsieur et bonne chance avec votre fille.

Jacques Laventure : Au plaisir, madame.

## Scène 3

### **Personnages :**

Narah Kamanda

Edima Beyala

### **Le décor :**

*Dans le bureau d'Edima Beyala. Les deux personnages sont assis.*

Edima Beyala: Bonjour, Madame Kamanda. Merci d'être venue me revoir. Alors comment allez-vous depuis notre dernier entretien ? Avez-vous fini votre stage et

trouvé un poste d'enseignante de français et d'histoire au lycée?

Narah Kamanda : Pour ce qui est du boulot, je dois encore suivre des cours de pédagogie à USM. C'est un peu pénible... je me dis que je perds du temps à refaire ces cours que j'avais déjà faits à l'Université à Kinshasa... mais bon..., c'est en anglais cette fois et c'est peut-être utile après tout. [pause] Pour ce qui est d'un poste, là c'est une autre histoire vous savez... la plupart des écoles n'offrent pas de cours de français pour les enfants de 5 à 10 ans et c'est l'âge qui m'intéresse le plus... Enfin, on verra, une chose après l'autre, n'est-ce pas ?



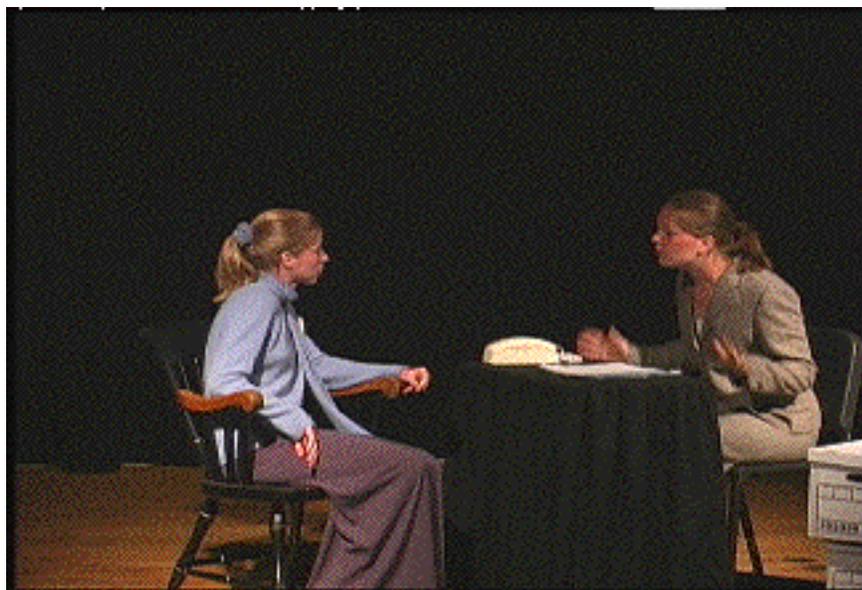
Edima Beyala : Oui, tout à fait... [air songeur] Vivre pas après pas... Vous savez, moi aussi, quand je suis arrivée du Cameroun, j'ai dû me plier aux exigences du pays, obtenir mes diplômes, faire des petits boulots. Il faut essayer de trouver ce qu'il y a de positif dans votre situation et travailler à partir de cela...

Narah Kamanda : oui, je vois ce que vous voulez dire... Je crois que vous avez raison... Mais je suis toujours un peu divisée... Une partie de moi me dit que j'ai une chance inouïe d'avoir pu m'exiler... d'avoir pu venir ici comme réfugiée politique, que je dois respecter ce pays à qui je dois tout... du moins beaucoup... Et puis, il y a cette autre partie de moi, surtout depuis le 11 septembre, qui me dit "Narah, ne te laisse pas avoir, lutte pour tes droits, ne fais pas trop de compromis, exprime tes désirs". Cette ambivalence m'épuise... parfois, je ne sais plus quelle

voix est la mienne...

Edima Beyala : Moi aussi je suis passée par là vous savez... A priori, nous ne sommes pas chez nous. Mais, en même temps, le Maine, Portland, c'est maintenant chez-nous.

Narah Kamanda : Oui, c'est vrai, on a envie de participer pleinement... ne pas avoir à se taire... s'il fallait accepter tout ce qui est exigé de nous alors à quoi bon être partis, avoir quitté tous les siens ? *[pause]* Mais en même temps c'est plus compliqué... je ne sais pas par où commencer... comment le dire... quand vous avez dit "c'est maintenant chez nous", cela m'a paru bizarre, un peu choquant même... car depuis les attentats du 11 septembre, c'est comme si tout le monde qui est étranger était suspect... Depuis peu, j'ai à nouveau des cauchemars, j'entends à nouveau la voix des hommes, là-bas au Congo, les hommes dans les cellules du dessous qui étaient torturés et ensuite exécutés... *[pause]* Ces voix remontent en moi ces derniers temps. Je n'arrive plus à les mettre à distance.



Edima Beyala : Est-ce que vous en avez parlé avec le docteur Pelletier ?

Narah Kamanda : Oui bien sûr... *[pause]* mais c'est compliqué... *[pause]* en plus il y a aussi mes deux enfants, vous comprenez ?

Edima Beyala : Que voulez-vous dire ? Vos enfants n'ont pas vécu au Congo ou au Cameroun ? Ils sont bien nés aux Etats-Unis si j'ai bonne mémoire ?

Narah Kamanda : Oui. Mais... c'est que.... voyez-vous je veux qu'ils sachent d'où ils viennent... Et quand je leur parle de mon enfance, de là où j'ai grandi, de Kinshasa... quand je leur passe de la musique congolaise, alors tout remonte, tout le reste revient aussi à la mémoire, vous comprenez ?

Edima Beyala : Je commence à comprendre oui... Moi, vous voyez, je n'ai pas été confronté à ce dilemme de la même façon car j'ai complètement tourné la page africaine... Enfin autant que cela est possible...

Narah Kamanda : Oui, mais pour vous c'est plus simple de penser ainsi parce que vous avez un emploi, une situation plus stable tandis que moi...

Edima Beyala : Ne vous fiez pas aux apparences, ce poste dans l'administration de l'État m'aide c'est sûr, mais me voilà en train d'aider des immigrants à s'installer alors que moi, moi, je n'ai même pas encore la carte verte ! Belle leçon d'humilité, non ? Mais je me suis dit que je dois m'investir là où je suis, ne pas vivre dans l'entre-deux, dans la nostalgie du pays, dans le déchirement. Cela ne veut pas dire que je renie mon passé, non pas du tout... grâce à mon passé, j'apporte une autre sensibilité, une autre voix, une autre manière de penser là où je suis maintenant... Ce que je veux dire par "tourner la page" c'est que, de là où je viens, je n'y projette plus mon futur.

Narah Kamanda : J'aimerais bien pouvoir penser comme vous, mais pour le moment le passé me hante, me tire en arrière alors que je dois aller de l'avant pour moi et mes enfants... Peut-être ce sont mes enfants qui m'aideront à vivre dans le présent de ce nouveau chez nous... eux ne vivent pas dans cet entre-deux, cet avant et cet après. Eux sont pleinement dans le présent...

Edima Beyala : vous avez sans doute raison. Allez madame Kamanda, je vous laisse. On se revoit dans un mois, d'accord ?

*[Narah Kamanda se lève et sort du bureau d'Edima Beyala]*

## Scène 4

**Personnages :**

Jacques Laventure

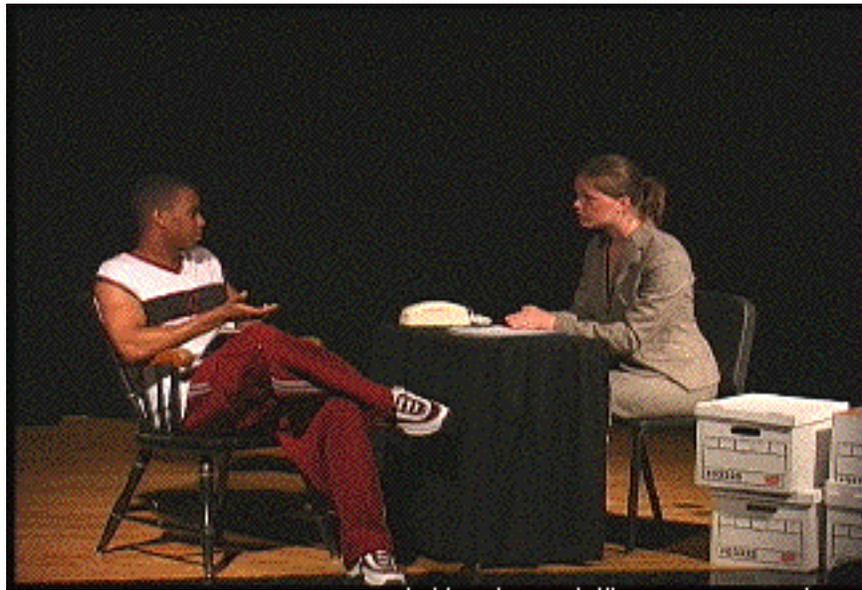
Edima Beyala

*[Jacques Laventure entre dans le bureau d'Edima Beyala et va s'asseoir]*

Edima Beyala : Tiens, prends cette chaise Jacques. Je suis contente de te revoir. Comment va la vie à Portland ? Tout va bien pour toi ?

Jacques Laventure : Pas trop mal dans l'ensemble, Madame Beyala... Je vous remercie d'avoir pu me voir, vous savez c'est plus facile de se comprendre entre immigrés.

Edima Beyala : Bien sûr. Et tu sais, ça me fait plaisir de parler en français... c'est long de passer toutes ces journées en anglais parfois, non ? Mais dis-moi, quoi de neuf depuis la dernière fois que je t'ai vu il y a huit mois. Comment va ta belle femme, Sarah ?



Jacques Laventure : Humm, vous savez, ma vie a pas mal changé. Sarah, ma femme, ou plutôt mon ex-femme, nous nous sommes séparés, il y a quelque mois... [ *Brusque changement de ton, le voilà d'enthousiasme*] Mais, vous savez, je vois ma fille tous les jours. Oui, tous les jours.

Edima Beyala : Désolé d'apprendre cela, ça n'a pas dû être facile ces temps... mais sans vouloir être indiscrete pourquoi vous êtes-vous séparés ? C'est définitif ?... provisoire ?

Jacques Laventure : Vous savez, quand on vivait à Port-au-Prince, on s'entendait bien, on avait notre routine, nos amis, enfin... à vrai dire, c'étaient plutôt les miens puisque Sarah est américaine... Mais depuis notre arrivée dans le Maine, les choses ont changé... avec Sarah on se disputait de plus en plus, elle retrouvait sa vie d'avant... ses anciens amis, réflexes... Elle était comme une autre personne... à la fin c'était tellement insupportable que je l'ai quittée... [ *pause puis reprend la parole avec entrain*] Mais il me reste ma fille, Lucie... Je la vois tous les jours... Elle grandit rapidement. Je lui apprends le créole. Je veux qu'elle soit fière d'être haïtienne-américaine, ma fille.

Edima Beyala : Bien sûr, bien sûr. Comment oublier notre héritage... Mais que de grands changements, dis donc! Et où habites-tu maintenant ?

Jacques Laventure : J'habite avec des amis, dans un appartement – mais ça va très bien ; je joue de la musique tout le temps avec eux. Vous savez, nous avons même créé un groupe de hip hop haïtien...

Edima Beyala : Et tu es toujours en contact avec ta famille en Haïti ?

Jacques Laventure : On parle toutes les semaines. Ils me demandent comment vont les études, ils veulent avoir des nouvelles de Lucie. Pour Sarah, on en parle pas trop, car ils ont de la peine à comprendre ma décision... [*comme un soupir*] Enfin la famille c'est la famille, hein?... mais je continue à leur envoyer de l'argent, surtout depuis que je travaille. Je suis peintre en bâtiment ici à Portland. Je travaille pour White Painting & Sons...

Edima Beyala : Et ça te plaît, ce travail?

Jacques Laventure : Oui j'aime bien, les gars sont sympas, ça très bien pour le moment.

Edima Beyala : Mais dis-moi, tu n'as pas abandonné tes études... tu étudies toujours à USM ?

Jacques Laventure : [*en se grattant la tête*] En fait, Euh...bon, voilà, quand on s'est séparé avec Sarah, j'avais pas la tête à réfléchir et j'ai décidé d'arrêter un moment mes études. Mais, je veux les reprendre un jour... j'ai toujours envie de devenir médecin. Mais voilà, l'administration universitaire, ils me rendent la vie impossible, j'ai plein de difficultés avec mon dossier, mes crédits, mon lieu de résidence, pourtant j'ai la carte verte...

Edima Beyala : Oui, j'imagine, moi aussi je suis passée par là... L'administration est rarement l'ami d'un immigré. Mais, on a pas le choix ! Il faut faire avec. Bien sûr, je veux t'aider, mais avant, dis-moi si tu as vraiment arrêté d'aller à l'université à cause de ta séparation ou s'il y a autre chose?

Jacques Laventure : Je vous promets, c'était vraiment à cause de Sarah, de sa nouvelle attitude ... je me sentais de plus en plus seul, comme si je devenais un spectateur... Et puis, je voulais passer plus de temps à jouer de la musique avec mes potes haïtiens... peut-être c'était ma façon à moi de me dire que j'existais... quand je crée des chansons j'ai le sentiment d'avoir une voix, un mot à dire...

Edima Beyala : Oui je comprends ce besoin... mais, Jacques, il faut te rendre compte qu'étudier ici c'est une occasion unique et tu le sais ! Avoir du fun et créer, c'est bien, mais c'est avec un diplôme que tu gagneras ta vie ici.

Jacques Laventure : Oui, oui je sais et je veux continuer mes études... mais vous devez aussi me comprendre, il y a tellement de choses à faire ici, je suis encore jeune, je n'ai pas envie de sacrifier le présent... Parfois avec les études, j'en ai marre! J'ai envie de tout arrêter... c'est fatigant de devoir toujours prouver que tu es, que tu as le droit d'être là, de demander ceci, de faire cela...

Edima Beyala : Courage, ça ira, t'en fais pas. Allez, montre-moi ces formulaires de l'université... [*lumières baissent*]

## Deuxième partie



Canal view, Hill & Bates Mills, Lewiston, Maine.



## Scène 5

### **Personnages :**

Gisèle Trouillot

Christiane Trudeau

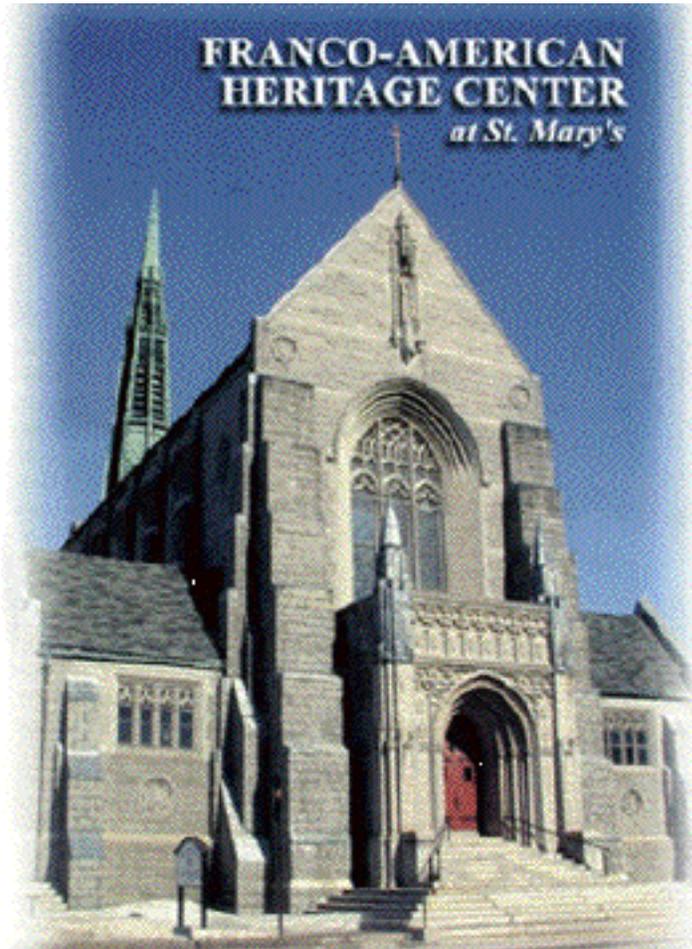
L'enfant Trudeau

La femmes Trudeau au foyer

## **Le décor :**

*On est dans le Centre Culturel Franco–Américain à Lewiston, Maine. L'éclairage doit être un peu sombre au début, comme s'il n'y avait que la lumière du jour dans la salle. Le Centre Culturel n'est pas achevé, donc on voit des cartons sur scène, un peu partout. Ce sont des documents, des photos et des objets qui sont censés faire partie du musée qui est en train d'être construit dans le sous-sol du centre.*

**FRANCO-AMERICAN  
HERITAGE CENTER**  
*at St. Mary's*





*Gisèle Trouillot entre. Des images du centre passent sur l'écran pendant qu'elle regarde autour d'elle– les vitraux (stained-glass windows), les sièges, le plafond, etc.*



Gisèle Trouillot : Allô ? [*Il n'y a pas de réponse, Gisèle regarde autour d'elle*] Allô ? Y'a quelqu'un ? [*Toujours pas de réponse. Après un moment, elle commence à fouiller dans les cartons.*]

*Lumières s'allument un peu plus. Gisèle arrête de fouiller, regarde vers le fond de la salle.*

Christiane Trudeau : [*Marchant vite du fond de la salle vers le plateau.*] Hello ! Bonjour ! Sorry, I've been answering phones – I haven't been working here that long and with the festival de la Joie – and with Jeannine in Québec... anyway... sorry... Vous-êtes, uh... you must be...

Gisèle Trouillot : Gisèle...Trouillot [*Tendant la main*]

Christiane Trudeau : [*Serrant sa main*] Christiane Trudeau.

Gisèle Trouillot : *Christiaanne Truudoooo... Enchantée.*

Christiane Trudeau : [*Sourire, elle essaie de se décider entre le français et l'anglais*] Oui...un plaisir. Hum... I... ah – je ... (*Elle se décide*) veuillez excuser ce chantier – on n'a pas encore fini d'aménager le sous-sol –notre futur musée – en attendant tout est en désordre et nos archives sont un peu partout.

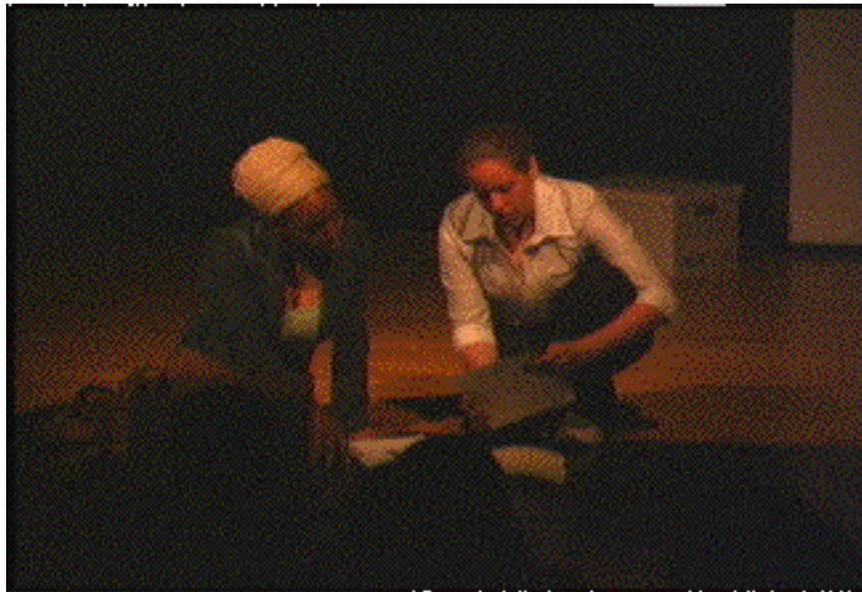
Gisèle Trouillot : Ah oui ? C'est pas grave... Excusé mon retard, j'ai été retenue à Portland. Une de mes amies y travaille... enfin... laissons ça - Pa ni pon pwoblèm... (*regardant autour d'elle*) c'est un beau bâtiment...un bel espace...

La lumière, les vitraux... c'était donc une église catholique avant, n'est-ce pas ?

Christiane Trudeau : Ouais, vous avez remarqué le confessionnal ? Y ont bien enlevé l'autel, tout ça. Si vous faites le tour ici, vous allez voir des objets de nos ancêtres... ce qu'ils utilisaient pour faire la cuisine, la musique, la religion, le sport... Nous voulons, avec le temps, avoir des peintures de nos artistes actuels franco-américains et on espère aussi avoir des réunions de famille ici... Mais il y a encore tant de choses à faire. *[Avec un peu plus d'énergie]* Mais, vous avez remarqué la qualité du son ? Vous savez, y a même un chef d'orchestre qui est venu pour un concert l'année dernière et il nous a dit que c'est une des meilleures salles où il ait jamais joué. Mais revenons à demain soir. Vous aurez des musiciens live pour accompagner vos danseurs ?



Gisèle Trouillot : Ah oui, bien sûr – c'est une belle scène, *[marchant vers le centre]* plein d'espace... il faudrait peut-être suspendre quelques rideaux pour créer un peu plus d'intimité. *[Marchant vers la droite, Gisèle fait tomber un carton plein de papiers]* Ah, merde ! Excusez-moi, je... *[Elle s'agenouille et commence à ramasser]*.



Christiane Trudeau : [*Elle s'agenouille aussi et s'empresse de l'aider.*] Oh, ne vous en faites pas. [*Remettant vite les papiers et photos dans le carton, sans faire attention à l'ordre.*] J'aurai dû enlever tout cela avant que vous n'arriviez ! Vous voulez répéter ici tout à l'heure avec votre troupe, c'est ça ? [*Elle commence à mettre les cartons d'un côté ou de l'autre.*]

Gisèle Trouillot : [*Toujours regardant les papiers par terre.*] Ouais, mais pas de stress. Les autres n'arriveront pas avant deux heures, et puis le temps qu'ils arrivent de Portland, vous savez... [*Tenant un dossier avec des photos.*] Tiens... c'est écrit TRUDEAU – c'est votre nom de famille, n'est-ce pas ?

Christiane Trudeau : [*Arrête d'arranger les cartons. Se dirige vers Caroline.*] Mais oui... vous avez une bonne mémoire. Mais vous savez, il y en a des centaines de nos Francos qui ont ce nom de famille. [*Ouvrant le dossier.*] Vous voyez, on ne sait pas trop comment les organiser ces dossiers généalogiques – là c'est une enfant de 12 ans [*l'enfant apparaît, au centre, regardant les spectateurs*] — qui a travaillé dans les moulins pendant les années quarante... et ceci c'est le dossier d'une femme de 20 ans – [*la femme apparaît à côté de l'enfant*] elle s'appelle aussi Trudeau, mais son dossier vient du moulin à Waterville — pas d'ici. Voyez-vous, c'est à cause des moulins que des Franco-Canadiens sont venus partout dans le Maine – ici à Lewiston, ils ont fondé ce quartier, le « Petit Canada ». Et puis c'est grâce aux archives des

moulins que nous avons toutes ces informations et reliques pour notre musée.  
[Indiquant un chiffre sur le dossier] Regardez ici... 65 heures par semaine... un  
gosse travaillait comme ça. Le travail, c'était la vie pour eux... Ces deux-là, s'ils  
n'en sont pas morts, doivent bien en avoir des histoires à raconter.

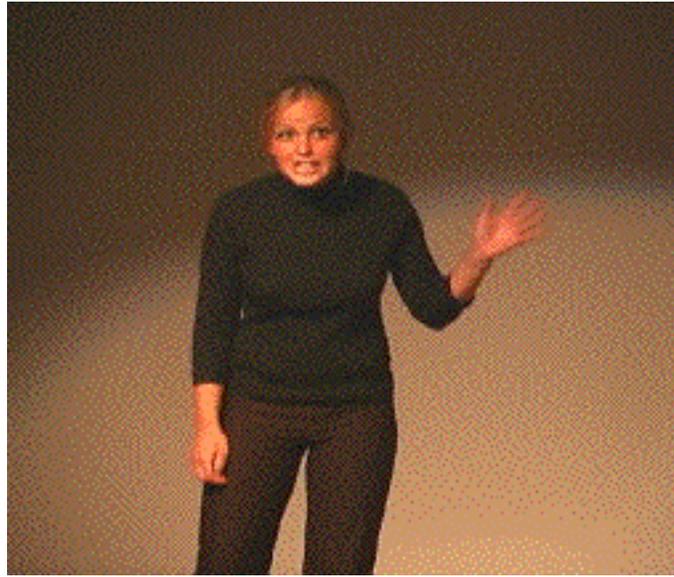


## Scène 6

### **Personnages :**

Gisèle Trouillot  
Christiane Trudeau  
L'enfant  
La femme au foyer  
Le Boss  
L'ancêtre du Boss

[*Les lumières se baissent sur Gisèle et Christiane, mais restent allumées sur  
l'enfant et la femme au foyer*]



L'enfant : Je me souviens... eh bon, ça fait plus de 55 ans. J'ai vécu à Lewiston avec ma grande famille...cinq sœurs et quatre frères. Oui, je sais ! ... Mon père travaillait au Bates Mill avec deux de mes frères. Avant que la loi « NRA » soit mise en place, ils travaillaient plus de 60 heures par semaine. Ils rentraient à la maison complètement crevés. Ils avaient toujours mal à tête car le bruit des « looms » dans l'usine était tellement fort. Je disais « Papa. Papa. Papa !! » mais le son des machines ne sortait pas de sa tête. À cette époque, j'étais encore à l'école... et puis il y a eu cette nouvelle loi et l'âge du travail est passé de onze à seize ans. J'ai eu de la chance de rester à l'école, vous Américains dites le « good luck », car mes frères ont commencé le boulot à 11 ans. Ils me disaient toujours « Que vas-tu faire avec toute cette éducation, eh ? Rien. Rien». [*rires*]... Comme le temps a changé, non ? Ils me disaient : « Au lieu de rien faire, travaille aux usines et aide-nous à gagner des dollars! »

J'en sais rien. J'avais envie d'aider ma famille mais j'savais que la vie dans les

usines n'était pas pour moi. D'abord, je voulais, eh, comment je peux dire ça, « improve » mon anglais... « Le boss ne parle pas français. » ah cette chanson-là qu'est-ce qu'on l'a entendue. Donc, « how do you say, I wanted to speak the good English » [*rires*]... Aujourd'hui je suis bilingue mais j'ai peur que la langue française fasse de moins en moins partie de ma vie et ne soit plus dans mon cœur...

Avant, pendant ma jeunesse, j'ai toujours essayé de fuir ma langue maternelle et regarde, maintenant, elle est en train de me fuir au moment où je veux la garder. [*rires*]...



La femme au foyer : On est arrivé à Waterville tous ensemble, avec nos balluchons et nos valises pour commencer notre nouvelle vie pleine de promesses... J'ai rencontré Jules, mon mari, à mon arrivée. Ça faisait 10 mois que je ne l'avais vu depuis son départ pour les États. Mes enfants étaient contents de le revoir, j'ai pleuré dans ses bras, « maintenant on peut commencer notre nouvelle vie ensemble ma belle ». J'ai senti ses mains rêches, quand il a touché mon visage. Les usines avaient déjà laissé une cicatrice sur ses mains mais aussi dans son cœur... mais ça je ne le comprendrais que plus tard... L'anglais remplissait mes oreilles à la gare, j'étais anxieuse d'apprendre l'anglais... mais c't devenu très difficile d'assimiler.



Je suis toujours restée avec des autres femmes québécoises pendant la journée quand nos maris travaillaient. C'était bizarre pour moi de voir mes enfants apprendre l'anglais plus rapidement que moi.

Ce n'était pas la vie que mon mari m'avait promise et celle que j'avais vue dans mes rêves [*rires forcés*]. Après cinq ans, je me sentais toujours comme une étrangère. Rien n'avait changé depuis mon arrivée. Je n'avais pas d'amis américains... J'avais mes amis Francos mais je sentais toujours qu'avec les Anglo, il y'avait une distance... Une barrière... Ça a

toujours limité mes possibilités de rencontrer les « vrais Américains »... Pourtant j'suis américaine. J'suis une Franco-Américaine... Donc je suis une « vraie Américaine », non ? Si tu peux répondre à cette question, bravo ! Moi ça fait maintenant plus de 30 ans que j'y songe et je ne sais toujours pas la réponse. Mes enfants, eux, sont américains mais aussi franco-américains, alors dans ce cas moi je suis quoi ? Bon, je radote, mais tu comprends un peu ma confusion, non ?

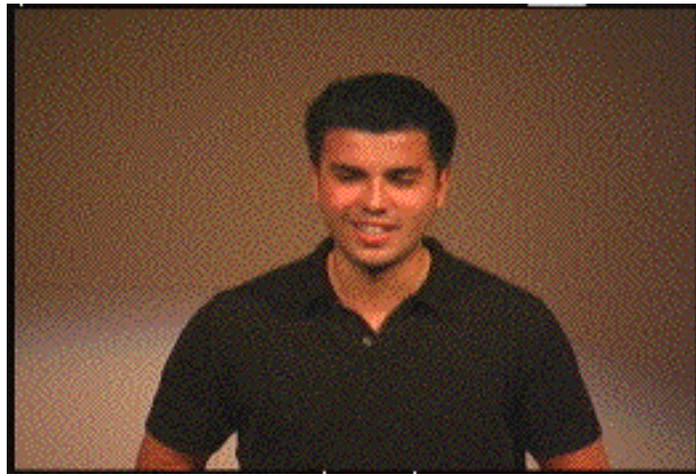
*Lumières sur Caroline et Christiane qui regardent la photo, image sur l'écran qui correspond à la référence faite sur la photo.*

Gisèle Trouillot : Et c'est qui sur cette photo-là ?

Christiane Trudeau : Faites voir – ben ça doit être le boss. [*Le Boss apparaît*]  
Regarde voir le dos – A. Smith – un nom bien – enfin..., pas français. Il semble jeune, lui. Quand il a posé pour cette photo, je me demande s'il s'imaginait, qu'un jour, il finirait dans un musée franco-américain.



Le Boss : I geet so sick of hearing the stupid French around me all the time. All the [*rires*] «je nay comprendze.....monsieur...» ah these people are in Maine now and they should start speaking English. They get upset that I don't speak their language, but eh sorry they're working for me. Hmm I don't know what to do with them, it's a problem for me because they are great workers. My head pounds at the end of the day from all the antics and chatter I hear but don't understand. I am now conflicted between the good French labor and cheap prices or my fellow Lewistonites. I've filled my mill with mostly young French-Canadians over the years and have heard complaints of the lack of jobs. « Where is the loyalty to us real Americans ? » I hear this all the time amongst all the [*rires*] and ben bah's.... Even among my own workers I notice a divide because of the language. There is no sense of community anymore, even in downtown Lewiston...Now we have « Le Petit Canada » what the hell is that ? Ah misère...[*rires*] I'm becoming a damn Frog!



Christiane Trudeau : Eh regarde-là, il y a même une lettre et une photo de l'arrière grand-père de A. Smith... C'est incroyable... T'as vu la date, 1910... Il est arrivé à New York en 1910. Je me demande qu'est-ce que cela pouvait représenter de débarquer avec sa femme en Amérique et à Lewiston à cette époque ?



*Le boss change de chapeau devant des images des premiers immigrés Européens arrivant en bateau aux États-Unis au début du XXe*



L'ancêtre du Boss : We get off the boat and there we are....what are we going to do here? I know no one. I mean, I am a social man so I can make some connections but still... So there I was with Abigail, my wife, and I remember it clearly: we had this moment when we were looking in each others' eyes when something just hit us—we were new people in a new world. Immigrants. We shared a moment of “Well, here we go on our great adventure, stay strong.” Luckily we knew some people from Ireland who had made the same trip as ourselves. It was them with whom we mainly associated. Rarely, [*coughs*], rarely, or I should probably say never, did we really make an effort to associate with the locals.



Even after some time living there in Lewiston, when we would later be

considered “locals” ourselves, I still did not feel like I belonged there. I still felt like an immigrant. [*coughs*] I don’t know if I’ve been coughing because of a cold, or perhaps all those extra hours I have been working at the mill have caught up with me. “You can’t keep doing this to your health,” Abigail keeps telling me, but I need to make the money. I need to support my family so that future generations will live more comfortably than I am now...

### *Lumières sur Gisèle et Christiane*

Christiane Trudeau : [*En remettant tout dans le carton et le repoussant vers la droite*] Enfin, tout ça, c’est de l’histoire ancienne. Les moulins ne fonctionnent plus. J’y ai été – ça sent toujours le coton, et il y a du coton partout... mais presque plus de machines, sauf celles qui sont dans le musée de Bates Mill.



## Scène 7

**Personnages :**

Gisèle Trouillot

Christiane Trudeau

Mémé Lajoie

Angela Lajoie

Daniel Lajoie

Christiane Trudeau : Excusez-moi Gisèle...

Gisèle Trouillot : On peut se tutoyer, non ?

Christiane Trudeau : ...mais oui...d'ailleurs je voulais vous demander... parlez-vous anglais ?

Gisèle Trouillot : Of course I do. Why ?

Christiane Trudeau : ...I was just curious, I...

Gisèle Trouillot : Do you think I could have made it as an artist, as the founder of a company in this country without being able to speak English ?

Christiane Trudeau : I don't know...

Gisèle Trouillot : Would you prefer to speak English ?

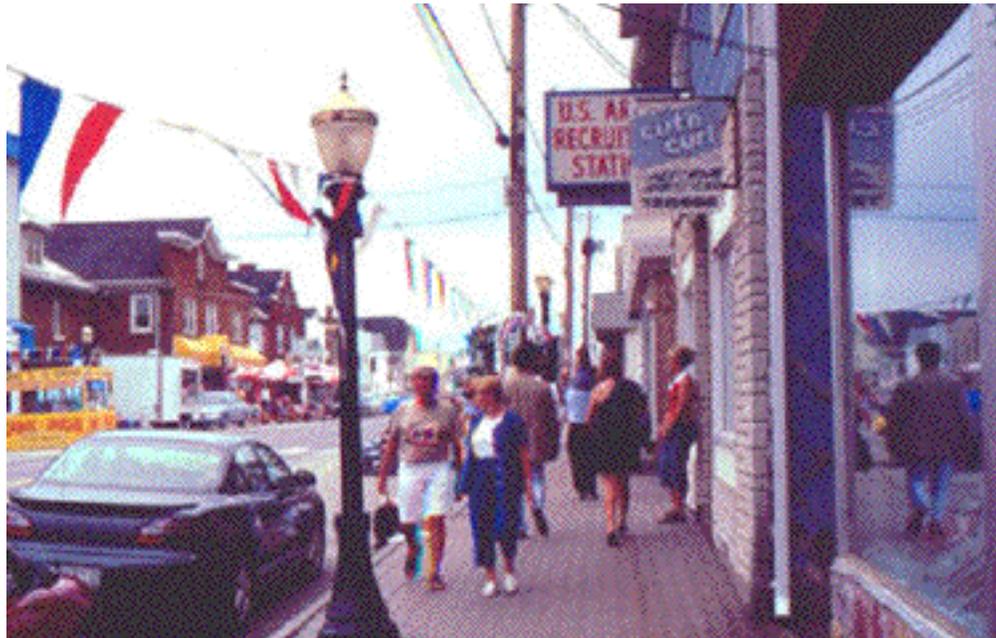
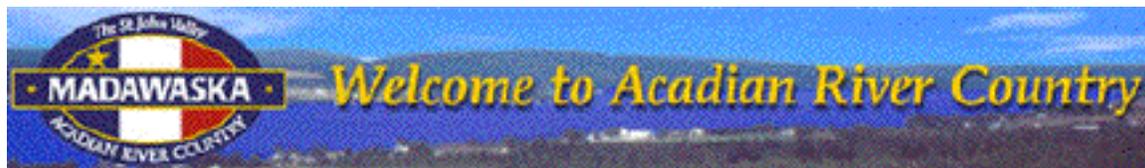
Christiane Trudeau : No... non.

Gisèle Trouillot : Excuse-moi, je...tu sais, ça me fait tant plaisir de pouvoir parler et travailler en français – ça me manque des opportunités comme celle-ci. Enfin, ce centre culturel franco-américain... il a pour mission qu'on continue de parler français dans le Maine ? ou... est-ce que la langue c'est pas le plus important?... Parce qu'on se comprend bien en français, n'est-ce pas ?

Christiane Trudeau : Mais oui.

Gisèle Trouillot : [*Pause, elles ramassent toujours les papiers*] Où c'est que tu as appris ton français ?

Christiane Trudeau : Un peu chez moi, quand j'étais jeune. Je viens de Madawaska, et ils ont là-bas une école totalement en français – enfin français canadien, moi j'y suis allée. Ma mère, elle [*Mémé Lajoie apparaît*] elle parle français couramment. Et tu sais, ma sœur aînée, qui vit toujours à Madawaska, [*Angela et Daniel apparaissent*] elle a encore le choix entre deux langues pour son enfant, Michael. Elle veut qu'il apprenne le français de notre mère, mais elle a bien du mal à convaincre son mari...



*À partir de ce moment de la pièce et jusqu'à la fin, Christiane Trudeau et Gisèle Trouillot restent assises dans le coin droite de la scène et assurent la transition entre les personnages.*

*M. et Mme Lajoie sit facing each other at the dinner table drinking coffee.*

Daniel LaJoie : This coffee, c'est très bien, eh!

Angela LaJoie : Oui ça va. I am just happy that we were able to go out tonight even though we are still in Madawaska. I am glad that Mémé could garde Michael ce soir.

Daniel LaJoie : Look at you, no matter how hard we try to get away, tu penses encore à Michael. [*He gazes at her lovingly and grabs her hand from across the table.*] Tu es une bonne mère, my darling. [*Angela smiles and gazes back*] I can't believe qu'il a déjà 18 mois...eh, t'as vu l'annonce que j'ai mis sur le fridge?

Angela LaJoie : Oui, c'est quoi, ça ?

Daniel LaJoie : Tu sais, it's for that new French school in Winthrop, La Maternelle, sur le coin de Main et Green, proche de la dépanneur. Tu sais, we do have to start thinking about ... son education.

Angela LaJoie : What's wrong with Saint-Croix, ici à Madawaska, I went there and it's so close de chez nous? Come on, you're the one who won't speak French in the house. Why should we drive him so far to a French school when he can learn it... ici, au centre ville ?



Daniel LaJoie : Je sais, mais je veux qu'il parle bien l'anglais, bien français, pas ce mélange... je veux qu'il a la choix de langue.

Angela Lajoie : Oui, mais ce maudit problème de langue! Ah misère! We wouldn't be having this conversation if we lived anywhere else.

*Les lumières se baissent sur Angela et Daniel LaJoie et s'allument sur Mémé et Michael à la maison. Mémé berce le petit Michael sur une chaise à bascule.*

Mémé LaJoie :

Monter sur un éléphant c'est haut, c'est haut...(2x)

Monter sur un éléphant c'est haut, c'est effrayant

[*Half thinking out loud, half talking to herself*] Je sais que tu me comprends mon petit, Michael. Daniel il ne comprend pas qu'il doit parler avec toi en français dans la maison pour que tu puisses apprendre comme il faut. Les Franco-Américains ce n'était pas une voix qu'on a pris assez au sérieux. Pas assez sérieux...Je veux que tu comprends le français, mon petit chou et que tu apprécies notre belle langue. Tu sais quand j'étais fille on allait toute à « St. John Church » et puis à « St. John School » toute parlait français. Tu sais le français c'est ma première langue. À la maison toute le monde parlait français, quand j'allais dehors, les enfants, les neighbors, toute parlait français. On a pas commencé de parler anglais avant l'école. C'est là, seulement là qu'on a parlé anglais.



Déjà à l'école St. John dans ces temps-là on avait la moitié de la journée en français et la moitié en anglais. Il y a certains areas... Math on a jamais appris ça en français that was strictly in English mais il y avait French littérature, French history, histoire du Canada puis, of course, religion ça c'était en français... Parce qu'on prie en français. In fact, I still, well quand tu es plus jeune c'est connue qu'on doit penser dans une langue et tu parles dans une autre, c'est, c'est comme instant translations... à vieillir par exemple il faut admettre que... que l'anglais took over because well its a shame but c'est comme ça que se soit présenté.  
[pause]

I wish that your parents would listen to my advice... Je connais ces choses-là.

Monter sur deux éléphants c'est haut, c'est haut...(2x)

Monter sur deux éléphants c'est haut, c'est effrayant...

*Les lumières se baissent sur Mémé et Michael à la maison et les lumières s'allument sur Angela et Daniel LaJoie au restaurant.*

Daniel LaJoie : Angela écoute, I have been reading a lot about how children process language. Tu sais, j'ai fait beaucoup de recherche sur les différentes méthodes pour apprendre les langues étrangères. L'immersion complète c'est ce qu'il de mieux. Là-dessus tout le monde est d'accord!

Angela LaJoie : Mais le français ce n'est pas une langue étrangère pour lui, c'est notre héritage ! We can't ignore our Franco-American heritage! J'ai lu un peu moi aussi... plus on commence tôt, mieux c'est. C'est sûr. Plus on est jeune plus on a l'oreille. C'est pour ça que quand on apprend une langue à quinze ans on a une forte accent parce qu'on ne pourra jamais produire des sons qu'on a jamais entendus!... bref plus on est jeune plus on est ouverte à pleines de sonorités différentes. Don't you see, si on lui parlait en français chez nous, he would already have an ear for the language before he goes to school.

Daniel LaJoie : Je comprends, je comprends, I know. Mais une chose est sûre, c'est que Michael apprendra du bon français à la Maternelle. Les professeurs, là, ils viennent de partout du monde francophone. Il y a deux Français de France, une Camerounaise, une Franco-cambodgienne, une Haïtienne.

Angela LaJoie : I can see were you're coming from...mais qu'est-ce qu'ils savent de notre culture ! If he comes back here to Madawaska speaking [*avec un accent snob et une voix hautaine*] 'ce français-là.' He will never fit in here!

Daniel LaJoie : Voyons, Angela. C'est absurde. Tu peux pas croire ça. Il faut que tu lises le pamphlet. The kids that go to the school are just like Michael. Beaucoup des élèves qui vont à la Maternelle ont des parents et des grands-parents qui viennent de la communauté franco-canadienne et qui veulent que leur culture soit prolongée.

Angela LaJoie Bien...I think your whole approach is, is, is.... c'est ridicule! It is any wonder why our language is in this messy state. OH!!!! [*heated discussion*]



Daniel LaJoie : Calme-toi, Angela on est dans un restaurant. We both agree that Michael should learn French... I am just saying that les jeunes parlent l'anglais dans la rue et à l'école et ils commencent à voir le français comme une matière apprise à l'école ! Une langue étrangère quoi! We don't want that for Michael. We want him d'être capable de jouer sur les deux registres de la langue.

Angela LaJoie : Il n'y a rien de mal avec notre français...

*Les lumières se baissent sur Angela et Daniel LaJoie et s'allument sur Mémé et Michael à la maison.*

Mémé LaJoie : [A plea to the next generation] Les mots portent toute de notre connaissance, toute de notre culture... un mot français ne veut pas dire la même chose qu'en anglais... Ce sont les mots qui portent la culture, c'est ça qui est tragique... ce n'est pas seulement la langue qui va disparaître, c'est toute la culture, c'est la poésie, la littérature, toutes les chansons, toutes les contes... Mon petit Michael, if you remember anything I tell you, remember this... Dans le centre du Maine ici... c'est toutes ces cultures qui vont disparaître si le français disparaît... c'est de toute ça que je parle quand je dis qu'il faut parler français.

Michael, fait revivre le français dans le Maine.

*Les lumières se baissent sur Mémé et Michael à la maison et il ne reste plus que*

## *Gisèle et Christiane éclairée.*

Gisèle Trouillot : Pour nous – enfin, pour moi, il n’y avait pas de choix. My most important goal was to preserve the culture through dance in America, and to do that I had to learn English. Mais quand je travaille avec mes danseurs, je travaille en créole, notre langue maternelle. C’est plus vrai, et puis, ça maintient un lien avec notre travail que l’anglais n’a pas.

Christiane Trudeau : C’était pareil pour les Francos — pour faire revivre la langue nous avons chaque mois un déjeuner le vendredi où on parle français—, vous voyez cette église, autrefois elle était le centre d’une tradition vivante, pas un musée... penses-tu que notre centre puisse ne jamais être un musée, rester un lieu de mémoire vivant pour le présent ? Tout change tellement vite maintenant...

*La scène se vide pendant que Jeannine Michaud et Micheline Ouelette prennent place à une table qui est éclairée. Gisèle et Christiane sont dans le noir.*

## Scène 8

### **Personnages :**

Jeannine Michaud  
Micheline Ouelette  
Christiane Trudeau  
Gisèle Trouillot

### **Décor :**

*Dans cette scène, deux femmes sont assises à une table, une tante et sa nièce. Les deux habitent à Brunswick et parlent de leurs expériences et les changements dans la communauté francophone durant deux générations.*

Jeannine Michaud : Je me souviens bien de la vie à l’école, ici à Brunswick. On avait du fun, on faisait des blagues contre les sœurs tout le temps à St. John’s.

Mais, en même temps, c'était strange parce que c'était seulement avec les Francos que je pouvais jouer.

Micheline Ouelette : Pour moi c'était déjà différent, quand j'ai commencé à St. John's c'était moitié en français moitié en anglais. Mais, ma pauvre sœur, tu sais la plus jeune, elle a dû aller à une école complètement en anglais quand St. John's a brûlé.

Jeannine Michaud : Tout en anglais ? I can't imagine going to a school like that!



Micheline Ouelette : Nous les Francophones, étions jugés inférieurs, juste à côté des pêcheurs. Mais même pour eux, c'était plus facile de s'assimiler et d'être plus invisibles parce qu'ils parlaient anglais, eux... nous on avait toujours cet accent...

Jeannine Michaud : Moi je n'ai jamais aimé aller à l'école. Donc, j'ai décidé de travailler aux moulins quand j'étais très jeune après le sixième grade.

Micheline Ouelette : Tu sais, un de mes frères qui n'aimait pas l'école, comme toi, un jour, il a dit qu'il préférerait travailler au moulin ... Si tu avais pu voir l'expression sur le visage de pépé ! Je l'ai jamais vu comme ça!!! Il a jeté sa

fourchette et a dit avec une voix à te faire froid dans le dos « Ne parle plus jamais de ça » !

Jeannine Michaud : J'imagine, j'imagine bien... Mais toi, ma nièce, tu es quand même extraordinaire, tu as étudié à l'université... Tu as dû vaincre beaucoup d'obstacles pour être acceptée à l'université comme femme franco. Tu n'étais pas parmi les meilleurs au début. T'avais pas lu de grands livres et puis tu avais eu les pires enseignants... non ?

Micheline Ouelette : Peut-être, mais le pire était la tension qui existait toujours entre les Francos et les Anglo. D'un côté je me sentais invisible et, d'un autre, je devais leur prouver à eux, et à moi-même également, que j'étais tout aussi capable qu'eux... leur égale. Je crois que mon succès, paradoxalement, vient de cette lutte constante.



Jeannine Michaud : Cette histoire me fait penser à la division entre les Francos et les Anglophones qui existait entre deux quartiers à Brunswick. On ne traversait jamais cette frontière. On s'est jamais associé à eux – c'était interdite ! Cette idée de rester entre nous, loin des Anglo, ça explique aussi pourquoi nous sommes devenus invisibles dans l'espace public. Mais, tu sais, la communauté ici, à Brunswick, a beaucoup changé depuis ces années... la façon de vivre est complètement différente aujourd'hui. Tu sais, je me souviens que nous, on

travaillait tout le temps et on sacrifiait tout pour l'avenir de nos enfants...

Micheline Ouelette : Oui, je sais, j'en ai profité de la générosité et des sacrifices de votre génération. Mes parents ont travaillé comme on ne travaille plus aujourd'hui. Mémé se levait avant nos dix enfants et elle ne dormait jamais avant nous. Et Pépé aussi, il travaillait dans les moulins toute la journée et le soir, il trouvait encore la force d'étudier la construction des bâtiments. Et voilà, [*geste circulaire qui montre la ville autour d'elle*] regarde maintenant Brunswick, on est entouré par les maisons que ma famille a bâties.

Jeannine Michaud : Oui, mais les jeunes d'aujourd'hui ne comprennent pas toute notre histoire et parfois même, ils l'évitent, notre passé. Peut-être c'est trop lourd à porter tous ces sacrifices, toutes ces attentes... alors les jeunes, ils préfèrent se détourner de leur héritage franco.

Micheline Ouelette : Le pire c'est qu'ils comprennent le français, mais qu'ils ne veulent pas l'utiliser. Tu sais moi, souvent j'ai envie de réveiller le français dans le Maine, mais ce n'est pas toujours facile ou pratique.

Jeannine Michaud : Oh, that's life; you know... it's inévitable. Aujourd'hui c'est tout en anglais. Mes petits-enfants disent toujours « Allô Mémé » mais après ça... c'est tout en anglais ! Ils sont Américains avant d'être Francos. Et on peut pas les blâmer pour ça puisque même nous, on parle pas souvent français entre nous... Ça serait un peu fort de leur demander de faire ce que nous ne faisons plus, non ?

Micheline Ouelette : Oui, et pourtant je suis très fière de mon héritage. Dans ma vie, j'essaie de faire des petites choses pour préserver notre culture : je cuisine des plats franco-canadiens, j'apprends à jouer la musique québécoise que mon père a jouée quand j'étais petite, j'essaie de parler français quand je le peux, mais les occasions sont rares.

Jeannine Michaud : Les gens me demandent toujours pourquoi est-ce que j'ai décidé d'arrêter de parler français et d'apprendre l'anglais. C'est comme tous les

Francos qui disent : « Le boss ne parle pas français. » Par exemple, quand j'ai travaillé à Lewiston dans le Shoe Shop, j'ai dû parler anglais, parce que quand le boss entendait le français, il disait « No, no, no ! People won't like that ! » Il était très stricte et autoritaire, C'est comme ça que nous avons arrêté d'utiliser notre français au travail, ah misère !

Micheline Ouelette : Et aujourd'hui, même si je le veux, je ne peux pas utiliser mon français tout le temps parce que cela serait insultant envers ceux qui ne comprennent pas ma langue. Encore une fois, nous devons rester invisibles, taire notre langue, cacher notre culture et nos traditions pour respecter les autres. A cause de cette mentalité, je n'ai pas beaucoup d'espoir pour l'avenir des Francophones dans le Maine et, encore moins ici, à Brunswick... Alors qu'est-ce que nous pouvons faire ?

*Les lumières se baissent sur Micheline et Jeannine et s'allument sur Gisèle et Christiane qui se lèvent et marchent en se parlant.*

Gisèle Trouillot : Enfin, je fais ce que je peux, à travers la danse. Et puis il y a bien des gens qui travaillent pour garder la culture vivante. Ma compagnie n'a pas encore de base permanente, mais qui sait, peut-être un jour je fonderai un Centre Culturel Haïtien-Américain à Portland.

Christiane Trudeau : Oui, mais en attendant vous avez ce centre — On a décidé que 25 pour cent de nos activités vont être en français. On ne pourrait pas survivre avec 100 pour cent en français... c'est un espace trop grand, cher à chauffer... alors dépendre uniquement du soutien des Francos, cela ne serait pas possible... Et puis...It's a cultural center. Un centre culturel où tout le monde quelque soit son origine peut venir, y interagir... Comme c'est le cas, là, maintenant, nous avons des activités avec la communauté somalienne de Lewiston... n'importe qui peut louer l'espace du centre – c'est pour tout le monde... c'est un bien commun... notre seul désir — car la culture ça se commande pas — c'est que 25 pour cent des activités soient en français. Mais il y

a encore beaucoup à arranger [*montrant les cartons*].



Gisèle Trouillot : [*montrant d'un geste les cartons*] Mais ce n'est pas qu'ici qu'on voit des boîtes d'archives partout. Ici ce sont des Trudeau, Lajoie, Oulette, Michaud, LaChance, Smith. A Portland on trouve des Trouillot, Beyala, Kamanda, Laventure, ou Bobéka. [*A la mention de leurs noms, chaque personnage apparaît sur scène et reste tranquille jusqu'au moment de leur « revenant » Lachance et Bobéka sont les plus avancées sur le devant de la scène*] Il est tellement difficile d'imaginer que chaque feuille avec un nom de famille représente une personne qui fait partie d'une communauté vivante.

Christiane Trudeau : Oui...mais j'espère qu'en s'identifiant avec l'histoire, et en suivant votre exemple, les jeunes vont commencer à parler, voire créer en français. Vous savez, ça arrive souvent qu'on ait des grands-parents qui meurent sans réellement connaître leurs petits enfants puisqu'ils ne parlent plus la même langue...

## Scène 9

**Personnages :**

Anne LaChance

## Alphonsine Bobéka

### Et tous les autres personnages



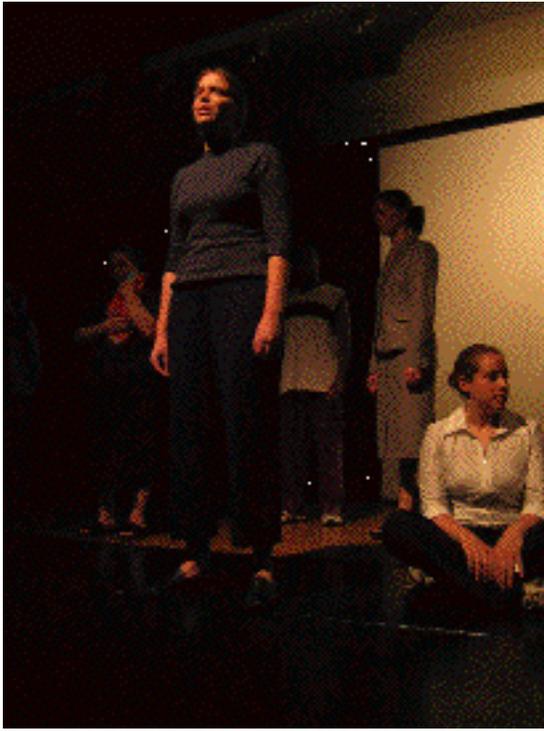
Anne LaChance : Tous les jours, ma grand-mère avait sa chandelle qui brûlait devant sa statue de St. Anne, et elle priait devant cette statue. Elle disait toujours que c'est sa foi et sa dévotion à St. Anne qui lui donnait la force de nous élever toute seule. Elle était très très belle femme – en dehors et en dedans.

Alphonsine Bobéka : Vraiment, c'était le choc culturel. Je suis arrivée il y a trois années – c'est pour les études. Je viens de Baffoussam, c'est dans l'Ouest du Cameroun. J'ai étudié quatre années à l'Université, à Yaoundé, et puis j'ai reçu une bourse pour venir ici aux États-Unis. J'avais suivi des cours d'anglais pendant quelques années, mais quand je suis arrivée ici, j'ai découvert qu'on ne m'avait pas enseigné l'anglais américain – personne ne me comprenait, et je pouvais communiquer avec personne.

Anne LaChance : Pour les Francos comme nous, il y avait la langue, la famille, et la religion qui étaient les trois piliers de la communauté. C'est difficile aujourd'hui de comprendre le rôle de l'église, parce que ce n'est plus aussi important pour notre génération... la ville change — la vie change — mais les changements sont très lents, et l'église c'est encore un centre pour de nombreux

## Franco-Américains.

Alphonsine Bobéka : Quand je suis arrivée ici, je *n'étais* personne, j'*étais seule*, je *n'avais pas* de famille. Mais je me suis tournée vers Dieu, c'est mon soutien. Quand j'ai des problèmes, je pense à ma foi, à Dieu. Je sais qu'avec l'aide de Dieu, je peux trouver le chemin d'un meilleur futur...



Anne LaChance : Ma mère est une de douze enfants – really – twelve kids. Mon

grand-père m'a raconté plusieurs histoires sur l'influence des prêtres... « quoi que vous fassiez, faites-le pour Dieu. » Il me disait que si le prêtre dans son sermon disait à sa congrégation de s'agrandir, une année plus tard toutes les femmes arrivaient à l'église avec des bébés dans les bras. Rien que ma grand-mère, elle a eu douze enfants vivants, comme je t'ai dit. T'imagines ça...

Alphonsine Bobéka : Mais le temps passe. J'ai appris plus d'anglais – je suis capable de communiquer avec des gens en anglais... mais j'ai toujours cet accent qui dit que je suis différente – je me sens toujours séparée des autres. Et c'est difficile..., comme Camerounaise, il n'y a pas de grande communauté d'immigrés de mon pays avec qui je peux partager notre culture. L'identité francophone est magnifique, parler en français dans le Maine, c'est fantastique, mais une part de mon identité me manque ici.

L'ancêtre du Boss : we had this moment when we were looking in each others' eyes when something just hit us—we were new people in a new world. Immigrants.

Anne LaChance : Quand ma mère est née, il y avait plus de 4,000 personnes à son église. Et toutes les messes étaient en français. Mais quand je suis née, il n'y en avait plus qu'une – tout le reste était en anglais. Quand l'église a été fermée – il n'y avait plus que 200 paroissiens.

Micheline Ouelette : Aujourd'hui utiliser mon français c'est insultant envers ceux qui ne parlent ni ne comprennent ma langue. Une fois encore, nous voilà forcés de rester invisibles.

Alphonsine Bobéka : Si j'avais des enfants ici, je leur apprendrais plusieurs langues. Il faut que mes enfants parlent français. Il faut que mes enfants apprennent les deux langues—l'anglais et le français. Si on parle beaucoup de langues, on ne se sent pas aussi seul ou isolé, parce qu'il y a toujours quelqu'un avec qui on peut communiquer.

Mémé LaJoie : (*elle chante*)

Parler deux langues les enfants, c'est beau, c'est beau...(2x)

Parler deux langues les enfants, c'est beau, c'est étonnant

Anne LaChance : J'ai de la chance — mes parents m'ont enseigné le français. Mais la plupart des Francos de ma génération — ils ne parlent pas français parce que leurs parents, grands-parents refusaient de partager leur langue.

Daniel LaJoie: I am just saying that les jeunes parlent anglais dans la rue et le français c'est une langue étrangère qu'on apprend à l'école! We don't want that for Michael

Angela LaJoie : Ce maudit problème de langue! Ah misère! We wouldn't be having this conversation if we lived anywhere else.



Anne LaChance : Moi, je ne peux pas imaginer comment ils étaient traités nos

grands-parents, seulement à cause de leur langue, de leur accent – mon grand-père me dit toujours qu'ils étaient des citoyens de deuxième classe.

Jacques Laventure : Parfois j'en ai marre! J'ai envie de tout arrêter... c'est fatigant de devoir toujours prouver qui tu es, que tu as le droit d'être là, de demander ceci, de faire cela...

Anne LaChance : Petit à petit ils n'avaient plus aucune fierté dans leur langue, c'était vraiment un stigma – Ils ne voulaient pas que leurs enfants soient traités comme ça, souffrent à cause de leur langue... Mais maintenant, il y a du regret...

La femme au foyer: J'ai jamais eu la possibilité de rencontrer les « vrais Américains »... Pourtant j'suis américaine. J'suis une Franco-Américaine... Donc je suis une « vraie Américaine », non ?

Jeannine Michaud : Les jeunes d'aujourd'hui ne comprennent pas toute notre histoire et parfois même, ils l'évitent, notre passé.

Alphonsine Bobéka : « Quand je parle français je me sens tout a fait différente que quand je parle anglais. Je deviens toute une autre personne. La langue te définit, te donne le vocabulaire, te donne une perspective de la vie.

L'enfant : Pendant ma jeunesse, j'ai toujours essayé de fuir ma langue maternelle et regarde, maintenant, elle est en train de me fuir au moment où je veux la garder.

Edima Beyala : Grâce à mon passé, j'apporte une autre sensibilité, une autre voix, une autre manière de penser et de rêver.

Anne LaChance : Mon plus grand regret, c'est de ne pas avoir enseigné le français à mes enfants. Quand je les ai élevés, je n'avais pas de temps pour leur apprendre le français. Maintenant, ils comprennent un peu, mais ils ne le parlent pas bien. C'est seulement maintenant que je réalise l'importance de ce que je n'ai

pas passé à mes enfants. Si on grandit dans une langue on va s'engager pour protéger la culture qui va avec c't langue...

Narah Kamanda : Peut-être ce sont nos enfants qui nous aideront à vivre dans le présent de ce nouveau chez-nous... eux ne vivent pas cet entre-deux, cet avant et cet après. Eux ils vivent pleinement dans le présent...



FIN